

elle de porter aux marchés des villes les provisions que peuvent leur fournir les campagnes.

Il faut regarder le chameau comme le don le plus précieux que le ciel ait pu faire à la Barbarie. C'est le seul animal connu qui puisse porter des fardeaux de six à sept cents livres, braver habituellement les chaleurs des zones les plus embrasées, subsister cinq à six jours de suite sans boisson et sans nourriture, se contenter d'une heure de repos dans vingt-quatre heures; c'est le seul que les plus rudes travaux, que les plus mauvais traitemens ne rebutent pas. Son lait, sa chair, sa peau, son poil, sont d'ailleurs d'une utilité générale et reconnue. Sans cet animal l'Afrique septentrionale perdrait beaucoup de sa valeur, et les sables du Sahara auraient été toujours déserts, toujours impraticables.

Il ne paraît pas qu'on ait trouvé dans cette région d'autres minéraux que le fer, le plomb et le cuivre. L'ignorance et la paresse ont même rendu ces découvertes presque inutiles.

On peut réduire à cinq ou six classes les peuples répandus sur la vaste région dont nous venons de parcourir les avantages et les inconvéniens physiques.

Les habitans des ports, les habitans du peu de villes, bourgs et hameaux, situés dans l'intérieur des terres, se présentent les premiers. La plupart descendent vraisemblablement des dif-

férentes nations par lesquelles fut successivement asservie cette grande partie de l'Afrique. Leur nombre fut considérablement grossi, il y a deux ou trois siècles, par les Arabes fugitifs ou chassés d'Espagne, qui, accoutumés aux douceurs d'une vie civilisée, n'eurent pas le courage de s'enfoncer dans les déserts. On les désigne en Europe, les uns et les autres, par le nom général de *Maures*.

Les maisons qu'ils habitent ressemblent parfaitement à celles que l'on bâtissait dans le Levant, dans les siècles les plus reculés. Les rues, généralement étroites et trop souvent rétrécies par deux rangs de boutiques, conduisent à ces habitations. A l'entrée de celles qui sont occupées par des citoyens riches ou aisés est un vestibule où le propriétaire traite ses affaires, reçoit ses visites. Rarement les parens ou les amis pénètrent plus avant. Vient ensuite une cour spacieuse toujours pavée, dans les jours chauds couverte d'un voile, souvent embellie et rafraîchie par des jets d'eau, où sont introduites les personnes appelées à une circoncision, à un mariage, à quelque grande fête. Cette cour est toujours carrée, et formée par quatre bâtimens à deux étages. Chaque face est occupée par de longues chambres qui n'ont point de communication entr'elles, et qui ne reçoivent un faible jour que par leur porte, et par deux petites fenêtres ouvertes sur une galerie. Les planchers de



brique ou simplement de plâtre sont couverts d'un tapis sur lequel on s'assoit les jambes croisées, mollement étendu sur des carreaux, où il est doux et commode de s'appuyer. A l'un des bouts de l'appartement est une estrade de trois ou quatre pieds d'élévation, où sur le soir sont entassés de nombreux matelas sur lesquels on doit coucher. Jusqu'à la moitié de leur hauteur, les murs sont plus ou moins richement tapissés. Le reste offre divers ornemens en stuc ou en plâtre; et sur le plafond communément boisé, peint ou doré, sont écrits plusieurs des meilleurs passages de l'Alcoran. Les toits de l'Europe sont inconnus dans la Barbarie. Ils sont remplacés par des terrasses où l'on étend le linge, où l'on fait sécher les fruits, où l'on prend le frais, où l'on vaque à la prière. La jalousie si ordinaire dans les pays chauds a élevé autour de ces terrasses un mur assez exhaussé pour que les femmes ne puissent ni voir ni être vues. La plus grande liberté où elles puissent aspirer, même aux jours les plus solennellement consacrés à la dissipation et aux plaisirs, c'est de parcourir les rues; mais voilées, mais en troupe, sans être suivies d'aucun homme.

De tous les édifices élevés dans la Barbarie, les plus remarquables sont les mosquées. Elles ressemblent très-parfaitement aux églises des chrétiens. On n'y voit cependant ni bancs, ni chaises. Les musulmans couvrent le pavé de

nattes sur lesquelles ils s'asseyent ou se prosternent. Vers le milieu est une chaire plutôt carrée que ronde, où les ministres de la religion ne montent jamais que pour adresser à l'Être suprême des vœux pour leur souverain. Une exhortation aux bonnes mœurs, l'explication de quelque passage de l'Alcoran, précèdent souvent cette cérémonie appelée khutbé, mais il n'y a qu'elle qui soit d'obligation. L'usage universellement établi d'avoir le visage tourné vers la Mecque, toutes les fois qu'on est assemblé pour vaquer à des exercices de piété, a fait placer à l'un des côtés du temple une niche vide pour diriger tous les regards vers ce lieu sacré. Au côté opposé, est une tour carrée où les crieurs montent à des temps réglés pour avertir les vrais croyans des heures de la prière. Des rentes léguées par des particuliers, ou établies par le gouvernement, doivent fournir à tous les besoins du culte.

Les morts sont toujours portés à la mosquée; ceux qui les accompagnent marchent ordinairement très-vite en chantant quelques versets de l'Alcoran. La résignation aux décrets de l'Éternel, qui fait la base de leur doctrine, n'empêche pas les parens, les amis, les voisins de faire des complimens de condoléance toujours terminés par cette formule, *que Dieu conserve votre tête.* Les hommes ne se permettent jamais des larmes en public, mais les femmes se livrent généra-



lement aux démonstrations d'une douleur exagérée. A l'exception de Mahomet, d'Aboubekre et d'Omar, dont les cendres reposent à Médine, nul musulman n'a jamais été enterré dans l'enceinte des sanctuaires. C'est seulement à côté de ces lieux de prières que sont placés les mausolées érigés aux despotes, aux fondateurs des temples, et aux santons, à côté de leurs oratoires. Le reste est porté dans un cimetière placé à quelque distance des villes et des villages. Chaque famille y a sa place marquée, et chaque cadavre est déposé dans une tombe particulière avec une pierre à la tête et une autre aux pieds, sur lesquelles est gravé le nom de celui dont les cendres doivent y reposer jusqu'à la fin des siècles. Des coupoles plus ou moins riches décorent celles de ces demeures éternelles qui doivent servir aux citoyens les plus importants. Autour de ces monumens de douleur se voient des fleurs et des arbres. Pendant deux ou trois mois, les femmes que les liens du sang rapprochaient le plus du mort vont pleurer une fois la semaine sur sa tombe. Elles n'y prennent pas, comme on l'a dit, des repas funèbres; c'est pour être distribués aux pauvres que les alimens y sont portés.

Les Maures se lèvent tous de grand matin, et vaquent à leurs exercices de piété dès le point du jour. Leurs devoirs, de quelque nature qu'ils soient, les occupent jusqu'à dix heures, qui est

le temps ordinaire du dîner; ils se remettent à l'ouvrage qu'ils quittent de nouveau pour la prière de l'après-midi. Le travail est encore repris jusqu'au coucher du soleil; toute action cesse alors, et l'on se rend à la mosquée. La dernière des cinq prières ordonnées par la loi a lieu une heure et demie plus tard, et il n'est plus permis au citoyen de sortir de sa maison. Cette retraite forcée à l'entrée de la nuit rend la police extrêmement facile dans toute la Barbarie.

On trouve dans cette région, encore plus généralement que dans les autres, des hommes qui n'ont ni occupations forcées, ni le bon esprit de savoir s'en faire; les plus graves d'entr'eux vont porter leur ennui dans les marchés publics, dans les boutiques de barbier, ou dans des cafés. Les jeunes passent leur vie chez leurs concubines, ou les mènent dans des campagnes plus ou moins agréables, où tout ce qui peut les amuser ou leur plaire est prodigué. Plusieurs, de tous les ordres et de tous les âges, vont noyer leur raison dans des tavernes dégoûtantes, autorisées par l'intérêt ou souffertes par la politique, quoique la liqueur qu'on y débite soit formellement proscrite par la religion et par la loi.

L'habillement maure ne ressemble pas au nôtre; les hommes portent une moustache, laissent croître leur barbe, et à l'exception d'un



très-petit toupet, ont la tête entièrement rasée; elle est couverte d'une calotte rouge qu'entoure une longue bande de toile qu'on nomme turban, et dont la couleur, la forme, la grandeur varient suivant l'état des personnes. Leur vêtement est composé d'une chemise à larges manches, d'un caleçon large et court, d'un corset fermé sur la poitrine, d'une ceinture plus ou moins artistement travaillée, d'une veste ouverte, et d'un bernus, espèce de manteau blanc ou noir avec capuchon, ou une longue pièce d'étoffe sans couture qui enveloppe tout le corps, et qui se nomme haïque; les jambes sont toujours nues, et des babouches tiennent lieu de souliers. Le peu d'exceptions qu'il peut y avoir à ces usages ne doivent pas entrer en calcul.

L'habillement des femmes ne diffère pas essentiellement de celui des hommes, mais ce qui le forme est généralement d'un tissu plus fin, et mis en œuvre avec plus de soin. Leurs chemises en particulier, qu'elles soient de lin, de coton ou de soie, ont à toutes les coutures des rubans de couleurs diverses.

Des perles, des pièces d'or ou d'argent ornent leur front; à chacune de leurs oreilles sont deux pendans de grandeur inégale; des bracelets plus ou moins riches entourent leurs bras et leurs jambes; leurs cheveux noués avec art tombent jusqu'à leurs talons, et celles qui ne les ont pas assez longs ou assez touffus en mettent de pos-

tiches; sur leur tête est un bonnet de toile élégamment brodé, surmonté, dans les personnes d'un rang distingué, d'un autre bonnet d'or ou d'argent, travaillé en filigrane. Un mouchoir de goût, arrangé d'une manière assez pittoresque, pend négligemment sur leurs épaules et sur les tresses de leur belle chevelure. Toutes se teignent, avec une poudre noire, les ongles, le bout des doigts, la paume de la main, et les pieds jusqu'à la cheville. Elles pensent généralement que quelque chose d'essentiel manquerait à leur parure, si leurs paupières n'étaient pas teintes avec de la poudre de mine de plomb. La couleur sombre que leurs yeux acquièrent par ce moyen leur paraît d'une grâce singulière. C'était aussi l'opinion des dames grecques ou romaines, comme on le voit dans plusieurs auteurs.

Il arrive souvent durant les chaleurs que les femmes barbaresques quittent dans leur intérieur tous leurs habits, à l'exception d'une chemise et d'une serviette de coton ou de soie qui leur sert de jupon; mais en public elles s'enveloppent si bien que, quand même elles ne porteraient point de voile, il serait impossible de les reconnaître. Dans la liberté de la campagne, leur réserve est moins grande; seulement quand un étranger les aborde elles se couvrent le visage.

Dans la Barbarie les hommes, habituellement exposés aux ardeurs d'un soleil brûlant, ne tardent pas à noircir. Il n'en est pas ainsi des



femmes ; nées brunes , elles doivent à la retraite où les mœurs les condamnent , de rester toujours brunes. Leurs traits ont communément de la régularité et de la noblesse ; mais , nubiles à dix ou onze ans , elles cessent d'être mères , d'être belles avant trente.

Il n'y a peut-être pas au monde de pays où le comestible soit à aussi bon marché que dans l'Afrique septentrionale. Ce n'est pas que l'or et l'argent y manquent , comme il serait naturel de le penser : des productions précieuses et abondantes y attirent continuellement de l'intérieur des terres et de toutes les parties de l'Europe ces riches métaux qui n'en sortent plus. Dans un gouvernement sagement ordonné , ils procureraient des objets utiles ou agréables ; mais la certitude qu'ont les Barbaresques d'être dépouillés de leurs trésors , s'ils se permettaient la moindre jouissance , les force à les enterrer. On a vu le seul soupçon même d'avoir commis ce crime contre la tyrannie les faire condamner aux tortures les plus affreuses. Comme des femmes , des enfans , pourraient être faibles , le chef de la famille est seul dépositaire du secret , et ce secret meurt trop souvent avec lui.

De là vient que la multitude est ou paraît généralement si misérable , qu'elle ne vit guère que de pain , trempé dans de l'huile , assaisonné de jus de citron et accompagné de quelques olives. Les personnes un peu au-dessus des der-

nières classes du peuple ont pour nourriture le miel , les fruits , le laitage. A ces mets , les gens riches , surtout les gens en place , ajoutent le couscoussou. C'est une très-grosse semoule qu'on fait cuire dans un vase approprié , rempli de mouton , de chevreau , de volailles et d'herbes potagères , dont la vapeur cuit et gonfle la pâte , qui de temps en temps est encore humectée avec du bouillon. La viande est ensuite servie avec le couscoussou , qui sert de pain ; mais aux fêtes solennelles , dans les occasions d'éclat , la frugalité se change en profusion ; c'est une abondance qui n'a point de bornes.

L'Atlas , qui , pour parler le langage des anciens , sépare le sol productif des sables stériles , et qui termine partout la Barbarie au sud , l'Atlas jette une infinité de rameaux au nord. Ces montagnes n'ont ni la hauteur , ni la stérilité , ni l'aspect sauvage des Alpes et des Pyrénées. Elles s'élèvent en rangs successifs les unes derrière les autres , et sont généralement couvertes sur leur pente , ou même à leur sommet , d'arbres fruitiers et d'arbres de haute futaie. Dans les endroits que les précipices et les rochers rendent le moins accessibles se trouvent d'assez nombreuses peuplades. Ce sont en grande partie les premiers habitans de ces contrées , nommés bérébères , qui doivent à la disposition de leur terrain le bonheur de n'avoir pas été subjugués. Cent fois ils ont vu les campagnes qui les entou-



rent ravagées, conquises, inondées de sang, sans avoir jamais été ni acteurs ni victimes dans ces horribles scènes. Leur liberté est toujours restée entière et l'est encore. A l'exception d'un petit nombre de juifs qui viennent leur vendre passagèrement quelques-unes des choses qui leur manquent, aucun étranger n'est reçu dans leurs villages, et très-peu d'entr'eux en sortent. Aussi croit-on retrouver dans ces hommes agrestes et féroces l'image qu'on s'est bien ou mal formée du monde naissant. Leurs usages n'ont aucun trait de ressemblance avec les coutumes de leurs voisins; leur jargon, à quelque distance qu'ils soient placés les uns des autres, est partout le même; les mots sont très-courts, et leur nombre est borné aux usages ordinaires de la vie. S'il s'y en trouve de propres à rendre des idées abstraites, ils ont été empruntés des idiomes étrangers, principalement du persan avec lequel le bérébère a une analogie bien prononcée. Quoique mahométans, peu de ces barbares entendent ou parlent l'arabe, mais tous doivent savoir la profession de foi qui est en cette langue, et le premier chapitre de l'Alcoran, nommé *fatha*; connaissances sans lesquelles nul ne peut être musulman, ni avoir de droit à la béatitude éternelle.

Jamais ces montagnards n'habitent sous des tentes, ne changent de demeure, ils sont sédentaires. Les maisons qui forment leurs bourgades

sont généralement construites en pierres, liées avec de la chaux et couvertes en terrasse. Les moindres sont accompagnées d'une tour remplie d'embrasures, à l'aide desquelles on repousse un ennemi plus ou moins opiniâtre; à côté de chaque habitation est un terrain toujours cultivé avec soin après la fonte des neiges, et qui doit fournir aux besoins de la famille entière; ces hommes isolés ne connaissent aucune espèce de commodités; leur nourriture, leur vêtement, leurs meubles, tout doit sortir de leur propre sein. Plusieurs ignorent jusqu'au moyen artificiel de renouveler le feu; lorsqu'il est éteint dans un foyer, il faut en aller chercher dans un autre.

Les habitans de ces montagnes, réunis aux Arabes, se rendirent célèbres au huitième siècle et dans les siècles postérieurs. Ils suivirent ces derniers en Espagne, s'y firent remarquer par des actions brillantes, y cultivèrent les lettres comme leurs guides, et y formèrent plusieurs souverainetés; ces succès accrurent leur ambition. L'Afrique septentrionale n'eut pas plus tôt secoué le joug du calife d'Asie, qu'ils s'emparèrent de quelques provinces, et y régnèrent plus ou moins long-temps.

Tandis que ces hommes audacieux soumettaient des nations faibles ou peu aguerries, ceux des leurs qui ne s'étaient pas éloignés de leur patrie originaire, continuaient à se combattre avec la fureur trop ordinaire aux sau-



vages. Le voisinage, qui dans la situation isolée où ils se trouvaient aurait dû être un motif de bienveillance, était pour eux une occasion perpétuelle de discorde. Très-rarement les peuplades de deux montagnes rapprochées vivaient-elles en paix; on les voyait sans cesse occupées à attaquer ou à se défendre, et c'était avec un acharnement qui entraînait trop souvent leur mutuelle destruction; jamais de deuil, jamais de larmes pour les braves gens qui avaient péri dans ces querelles nationales.

L'inquiétude qui à ces époques reculées tourmentait les montagnards les tourmente encore, mais un peu moins vivement. Les combats ne sont plus ni si fréquens ni si meurtriers. Plusieurs causes ont amené cette heureuse révolution. Le vainqueur, qui poussait autrefois la vengeance aux derniers excès, est maintenant toujours désarmé pourvu qu'on égorge un animal en son honneur, ou qu'on lui offre un présent de quelque valeur. Aux attaques imprévues qu'on se permettait anciennement a succédé l'usage de s'avertir d'avance de l'époque des hostilités.

Les Arabes qui ont des rapports plus ou moins directs avec les divers gouvernemens établis dans la Barbarie forment deux classes assez distinctes : la première erre dans les intervalles communément étendus, et souvent immenses, qui séparent une ville d'une autre ville. Ces hordes

durent être autrefois nombreuses, mais l'autorité, qui les jugeait peu utiles et qui peut-être ne les trouvait pas assez soumises, les a réduites par des actes répétés de tyrannie à fort peu de chose. Plusieurs *douars* ne sont composés que de cinquante tentes ou familles, et les plus considérables en ont rarement le double; chacune de ces faibles associations a une espèce de domaine. Que ce soit la disposition du terrain, l'usage ou les souverains qui en aient originellement fixé les limites, il ne leur est pas permis de les passer; ce n'est qu'après les récoltes que leurs troupeaux peuvent être conduits partout où il y a des pâturages.

Au pied de l'Atlas et à l'entrée du Sahara sont d'autres tribus arabes, plus riches, plus nombreuses et plus puissantes. Elles doivent ces prospérités à l'avantage d'être indépendantes ou ménagées par le gouvernement, et de joindre la culture à l'éducation des troupeaux. Leur demeure n'est point proprement permanente, mais l'espace qu'il leur est permis de parcourir est limité par des conventions formelles ou tacites avec leurs voisins.

Plus ou moins soumises à un joug étranger, toutes ces tribus se gouvernent à la manière de leurs ancêtres; jamais elles n'ont été troublées dans l'exercice de leurs lois et de leurs coutumes; chacune est présidée par le chef de la famille la plus riche et la plus accréditée. S'il meurt sans